

La Grande-Duchesse de Gerolstein et de vrais soldats d'opérettes.



S'il est un opéra bouffe où l'on aime les soldats... d'opérette, c'est bien La Grande duchesse de Gerolstein, de Jacques Offenbach. La grande-duchesse le déclare elle-même dès le premier acte : « Ah ! Que j'aime les militaires ! / Leur uniforme coquet, / Leurs moustaches et leurs plumet ! / Oui j'aime les militaires / En eux, oui, tout me plaît ! » Lorsque la première représentation est donnée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 à Paris, le second Empire est à son apogée et Jacques Offenbach est au sommet de sa gloire. Mais le compositeur et ses deux complices librettistes, Meilhac et Halévy, pressentent-ils que l'Empire va s'écrouler trois années plus tard lorsqu'ils donnent à leur grand-duché d'opérette le nom de Gerolstein qui pourrait se traduire littéralement par éboulis de pierres (des mots allemands Geröll et Stein) ? Toujours est-il que l'œuvre est une violente satire contre les états basés sur un pouvoir royal absolu, la puissance militaire et l'hégémonie par les mariages inter dynastiques.

□ Les soldats de la grande-duchesse dans l'œuvre lyrique.

En 1867, alors que l'expédition française au Mexique s'est terminée en fiasco et que l'Autriche a été vaincue par la Prusse à Sadova, l'entente cordiale semble régner dans toute l'Europe. L'Exposition universelle est l'occasion de recevoir en grande pompe dans la capitale de l'Empire toutes les têtes couronnées, rois, grands-ducs, princes... et tous ne pensent qu'à s'amuser. Alors, ils font un triomphe à l'opéra bouffe, à la frivolité apparente, qui leur est présentée au théâtre des Variétés en avant-première le 12 avril 1867. Cette représentation sera suivie de beaucoup d'autres. Cette opérette est l'une des plus jouées, encore de nos jours où le genre est tombé un peu en désuétude au grand dam des amateurs.

Ce jour-là, seul parmi les invités de marque, le chancelier Bismarck – dit-on – aurait remarqué tout ce que sous-entendait le livret concocté habilement par Meilhac et Halévy. Mais le

seul incident notable – si l'anecdote est authentique – fut la crise de nerf de la diva Hortense Schneider lorsqu'elle se vit interdire par la censure impériale, au moment d'entrer en scène, de porter sur son « uniforme » un grand cordon et des décorations susceptibles de faire ombrage à Sa Majesté !

Et pourtant Bismarck avait bien vu...

A la fin de l'ouverture de l'ouvrage, le rideau se lève pour le premier acte sur le camp des soldats du grand-duché de Gerolstein, en plein milieu du XVIII^e siècle. Les soldats et les officiers rient, boivent, dansent, flirtent, sans se soucier de ce qui se passe au plus niveau de l'État. « *Vidons notre verre, / Prenons un baiser / Et tant pis ma chère / Si c'est le dernier... / Valsons et tournons / comme des toupies, comme des totons...* » Le souverain est une souveraine, jeune et belle, fort sensible au charme des hommes qui sont eux aussi jeunes et beaux.

Mais la nécessité de la politique a préparé pour elle un mariage forcé avec le prince héritier de l'État voisin au nom difficilement prononçable





Le diorama avec son éclairage scénique.

mais dont on appréciera l'humour sous-jacent : l'électorat de Steissteinsteis-Laper-Debottmoll-Schorstenburg. Le prince Paul a été choisi parce qu'il est un « *parfait idiot* ». La grande-duchesse tergiverse... Alors, pour « *la distraire* », son premier ministre, le baron Puck, a déclaré la guerre à un autre état et le commandant en chef des forces armées du grand-duché, le général Boum, qui lui non plus « *n'a pas inventé la poudre* », prépare des plans d'action où la « *chair à canon* » sera bien employée...

Parmi la troupe se trouve un soldat quelque peu rebelle, Fritz, qui se retrouve fréquemment aux arrêts pour indiscipline et qui est amoureux de la belle Wanda que courtise aussi le général. Fritz n'est pas non plus très intelligent mais il a deux atouts : il est doté d'un solide bon sens et la nature lui a donné un physique superbe ! Aussi, est-il remarqué par la grande-duchesse lorsqu'elle vient inspecter ses soldats avant qu'ils ne partent pour la guerre puisqu'elle « *aime les militaires* » ! Aussitôt, elle le nomme caporal, puis sergent... et le nombre de galons ne cessent d'augmenter en quelques minutes au fur et à mesure que Fritz s'oppose à Boum et réciproquement, et il parvient au grade suprême de général en chef, avec les titres de baron de Vermout von Bock-Bier, comte d'Avall von Katt-Schopp-Vergissmeinnicht. Dès lors, Fritz reçoit des mains de la grande-duchesse en extase les insignes de commandement : le panache à sa coiffure et le sabre du père de la souveraine à son côté... « *Voici le sabre de*

mon père... »

Cela devrait suffire à faire du soldat Fritz un grand stratège. Quand Boum et Puck lui font remarquer qu'il n'a aucune compétence militaire, Fritz rétorque : « *Comment ça ? puisque j'ai le panache !* » Et sa stratégie est simple : « *Il faut aller tout droit à l'ennemi. On le rencontre et puis, dame ! là, avec les camarades, on cogne tant qu'on peut cogner, on cogne, cric-crac et ça y est !* »

Au deuxième acte, le général Fritz, contre toute attente, revient

vainqueur et est reçu en triomphateur dans les salons du palais grand-ducal. En fait il a employé une ruse, en faisant s'enivrer les ennemis à qui il a fait prendre volontairement par leurs maraudeurs « *trois cent mille bouteilles, moitié vin et moitié liqueurs.* » Subjuguée, la grande-duchesse déclare alors son amour à son beau soldat mais à mots couverts, son rang ne lui permettant pas de se déclarer ouvertement. Cependant Fritz a beau essayer



Le diorama en lumière du jour.

de faire connecter ses neurones, il ne comprend rien et finit par demander à sa souveraine l'autorisation d'épouser Wanda ! C'en est trop pour la grande-duchesse. Elle décide de se joindre à la conspiration ourdie contre Fritz par le baron Puck, le général Boum et le prince Paul.

Mais l'attentat va être annulé à l'acte III. Car au sein des conspirateurs, la grande-duchesse a rencontré celui

qu'elle avait jusque-là refusé de recevoir, le baron Grog, l'envoyé extraordinaire de l'électeur de Steissteinsteins et cætera, chargé de négocier le mariage avec le prince Paul. Éblouie par la beauté du baron et songeant qu'en cas de mariage avec Paul le baron restera à sa cour, la grande-duchesse accepte de convoler... et fait grâce à Fritz en cette circonstance.

L'ex-général Boum décide toutefois de se venger. Au prétexte d'une alerte, il envoie Fritz au château de sa maîtresse, la dame de Roc-à-Pic, sachant que le mari de celle-ci, prévenu, attend de pied ferme l'amant de sa femme. C'est donc sur le pauvre Fritz que le cocu tombe à bras raccourci. Fritz revient à la cour dans un état lamentable, et d'une voix brisée il chante : « *Et ce qui m'est arrivé là, / Oh là là ! / Peut me compter pour un combat, / Car on m'a / Mis dans un pitoyable état !... / De votre fameux sabre on a / Fait le tire-bouchon que voilà !* » Aussitôt, la grande-duchesse le dégrade et remet le panache et le sabre au baron Grog. « *Merci, Altesse... dit celui-ci, Ma femme vous bénira.* » Apprenant ainsi que celui qu'elle convoitait comme amant est marié et a quatre enfants, elle lui arrache panache et sabre.

Elle redonne le panache au général Boum et le sabre « tire-bouchon » au baron Puck, autorise le mariage de Wanda et de Fritz qu'elle nomme maître d'école de son village pour qu'il apprenne à lire... et se déclare heureuse d'épouser le prince Paul, en concluant : « *Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a* » !

□ Les soldats de la grande duchesse en figurines.

C'est la scène la plus connue de cette opérette que j'avais décidé de représenter en figurines il y a maintenant un peu plus de trente ans ! C'est l'instant où la grande-duchesse remet le sabre de commandement à Fritz :

Voici le sabre de mon père !
 Tu vas le mettre à ton côté !
 Ton bras est fort, ton âme est fière,
 Ce glaive sera bien porté !...
 Quand papa s'en allait en guerre,
 Du moins on me l'a raconté,
 Des mains de mon auguste mère
 Il prenait ce fer redouté...
 Voici le sabre de mon père !
 Tu vas le mettre à son côté !

C'était le plaisir de se faire tout à la fois metteur en scène, décorateur et costumier. La formule du diorama m'a paru s'imposer : une boîte fermée avec un éclairage multicolore grâce une bonne vieille guirlande d'arbre de Noël (il n'existait pas encore de leds...).

La mise en scène est simple. La grande-duchesse remet le fameux sabre à l'ex-soldat Fritz devenue général en chef, en présence du baron Puck, du général Boum, de son aide de camp Népomuce et du prince Paul. Cela devant les soldats qu'elle vient de passer en revue.

Le décor est imposé par le livret : « le camp des soldats », donc quelques tentes de coutil rayé au pied de la colline qui supporte le château grand-ducal.

Ce sont surtout les costumes qui allaient pouvoir donner libre cours à mon imagination, le tout étant réalisé à base de pièces Historex comme de bien entendu.

Pour la grande-duchesse j'ai utilisé la Marie Waleska, du couple royal de Louis XV, que j'ai coiffée d'un colback.

Pour Fritz, on sait qu'à peine nommé général en chef il sort pour aller changer d'uniforme, troquant son habit de fantassin lambda pour un uniforme chatoyant dans lequel la grande-duchesse le trouve très beau ; on apprend plus tard qu'il est doté d'une sabretache. Je l'ai donc revêtu d'un uniforme à la hus-

sarde. Les couleurs bleu céleste et écarlate sont celles qui dominent dans les uniformes de « mon » armée de Gerolstein. Ses insignes de commandement sont une ceinture or et un volumineux plumet blanc au colback, le fameux « panache ».

Imaginant le baron Puck en homme austère, je l'ai vêtu d'un habit noir, avec une culotte vert foncé et des bas gris. Je l'ai doté de la tête chauve de Davout !

Pour le général Boum j'ai prévu un uniforme d'inspiration germanique avec l'habit blanc et la culotte rouge des généraux autrichiens et la cuirasse noire des cuirassiers prussiens.

Népomuce est un officier dont l'habit reprend les couleurs bleu céleste et rouge, avec des galons et boutons d'argent.

Quant au prince Paul, on sait qu'il est vêtu d'un « costume de marié » qui a beaucoup étonné la grande-duchesse car elle n'a pas l'intention de l'épouser aujourd'hui lui a-t-elle dit. Je l'ai donc revêtu d'un costume entièrement blanc, y compris le chapeau mais à l'exception d'un gilet d'un joli rose rappelant qu'il semble un peu efféminé tout au long de l'œuvre.



Détail du groupe principal



Le baron Puck.



Le général Boum.



Népomuce.



Le prince Paul.

Les soldats de la grande-duchesse sont désignés indistinctement comme « fusiliers » et « grenadiers » ; j'ai préféré leur donner un bonnet à poil à tous. Les couleurs bleu céleste pour les habits et écarlate pour les culottes sont celles dont j'ai doté très arbitrairement – car tel est mon bon plaisir – l'armée de Gerolstein. La distinctive sur l'habit est noire, avec des passepoils blancs.

Pour m'amuser, j'ai fait de baïonnettes tordues ou cassées, et certains bonnets à poil trop grands ou trop petits !

J'ai ajouté un officier en chapeau avec une hallebarde, et un tambour avec un habit bleu foncé à distinctive bleu céleste et galons blancs traversés d'une ligne rouge... en me basant sur des coutumes françaises dont je ne sais pas si elles ont cours dans le grand-

duché de Gerolstein !!!

L'ensemble est placé dans un emboîtement de fabrication familiale, boîte et cadre par mon ébéniste de père et rideaux en satin rouge par ma couturière de mère.

Comme je l'ai dit plus haut, j'ai utilisé pour l'éclairage une guirlande pour arbre de Noël, avec de petites ampoules à l'époque. J'ai séparé ces ampoules et j'ai refait le circuit en série en regroupant les couleurs, ampoules jaunes et blanches dans la rampe de scène, rouges et oranges derrière le décor, bleues et vertes dans les cintres.

Devant la scène, dans ce qu'on imagine être la fosse d'orchestre, j'ai placé un buste de chef de musique...

Mais en définitive il manque la musique !

Jean-Claude COLRAT 



Les soldats.



Fritz.



La grande-duchesse.